

travers un nuage. Quelque chose comme une pesanteur extraordinaire s'était abattu sur leurs membres, les enveloppant les étreignant, leur défendant le moindre geste...

La vie s'en allait d'eux.

Ils le comprirent, car leurs doigts se contractèrent en un effort suprême.

Paul murmura, une dernière fois :

— Je t'aime !

Et Adrienne répondit :

— Je t'aime, et je meurs bien heureuse !

Et tous deux perdirent connaissance.

V

Albine Mirande avait couru comme une folle à travers la campagne.

Nulle part elle n'avait entendu ou vu son fils.

Elle aussi, instinctivement, de même que Paul auparavant, se dirigea vers les forges.

— C'est là qu'il doit être, se disait-elle, il ne doit être que là... Il aura voulu revoir Adrienne... Qui sait, mon Dieu, ce qu'il peut faire, à quelle extrémité il peut se porter ?...

Et elle entra à Chalambot.

Des domestiques l'arrêtèrent.

— Où allez-vous ? Qui demandez-vous ?

Elle se dégagea, les poussa brusquement avec colère.

Mais il fallait répondre...

Pourquoi était-elle entrée ainsi dans les forges ?...

Dirait-elle qu'elle voulait parler à la marquise ?...

Non... se retrouver devant cette femme, jamais !...

Si elle se faisait conduire à Révéron ?

Elle prononça le nom du vieillard.

Cinq minutes après, il était auprès d'elle... et elle lui racontait la scène qu'il y avait eu entre elle et Paul.

— Mon fils ? avez-vous vu mon fils, monsieur Révéron ?

Mais avant que le maître de forges ne répondit, Mathilde apparaissait, et, sans même remarquer Albine, se précipitait vers son père en disant :

— Mon père, que s'est-il passé ? Où est Adrienne ?

— Adrienne ? n'est-elle pas dans sa chambre ?

— Elle n'est pas au château.

— Il me semblait cependant avoir entendu son cheval, il n'y a pas bien longtemps.

— Je prévois un malheur.

Et tout à coup, la marquise se trouva en présence d'Albine, qui s'était reculée en la voyant.

— Vous ! vous, ici !

— Je suis venue demander mon fils, dit la paysanne d'une voix rauque, comme vous-même, en cet instant, demandez votre fille. Plaise à Dieu que nos deux enfants ne soient point réunis, car vous vous reprocheriez peut-être une catastrophe.

Mathilde, effarée, n'écoutait pas.

Elle connaît les domestiques, les interrogeait, pâle, tremblante, une sueur au front.

Les premiers auxquels elle s'adressa, ne purent donner de renseignements.

Enfin, il en vint un qui dit :

— Mademoiselle est rentrée, en effet, il y a une heure ou deux, à peu près... elle est descendue de cheval en bas du perron et elle est montée chez elle... Comme je voulais conduire le cheval à l'écurie, mademoiselle m'a dit que ce n'était pas la peine, attendu qu'elle allait ressortir... et mademoiselle est remontée à cheval environ un quart d'heure après...

— Quelle direction a-t-elle prise ?

— Je l'ignore. Il m'a semblé qu'elle se dirigeait vers Recey, mais je n'en réponds pas...

Le chemin de Recey était également celui du château de Lesguilly.

Cette pensée vint à Mathilde, à Révéron et à Albine Mirande :

— Elle est à Lesguilly.

La marquise courut à la chambre de sa fille poussée par un pressentiment, ouvrit la porte et jeta un coup d'œil.

La chambre était vide ! L'obscurité l'empêchant de voir autour d'elle, Mathilde fit apporter de la lumière.

Sur le petit bureau d'Adrienne, elle vit la lettre laissée par la jeune fille, s'en empara et déchirant l'enveloppe, la lut fièvreusement.

Cette lettre disait :

“ Ma chère mère, mon cher père, je viens de rencontrer Paul et Paul m'a tout dit. La vie, sans lui, me serait à charge. Paul est décidé à mourir. Je veux mourir avec lui. Accordez-moi mon pardon pour le “ grand chagrin que je vais vous faire, et adieu. ”

Mathilde jeta un cri et courut montrer la lettre à Révéron.

— Elle est à Lesguilly avec Paul, dit le vieillard... ne perdons pas une minute !... Peut-être n'est-il pas trop tard !... peut-être est-il assez tôt pour la sauver...

Et tous trois, les deux femmes et le maître de forges, sans même songer à faire sceller des chevaux ou à faire atteler des voitures, se précipitèrent sur la route qui menait au château.

Une longue demi-heure s'écoula...

Il leur eût fallu plus d'une heure, en tout autre temps, pour faire ce trajet.

Enfin, ils arrivèrent.

Les domestiques, le valet de chambre de Paul ne purent rien dire.

Occupés dans une autre partie du château, ils n'avaient pas vu Adrienne, laquelle avait abandonné son cheval dans le parc et était venue à pied jusqu'au perron.

Ils entrèrent, effarés, sans se communiquer leurs funèbres pensées.

Albine marchait la première.

Puis venait Mathilde.

Et à cet instant-là, il faut lui rendre cette justice, la marquise avait oublié sa haine pour ne plus songer qu'à ces deux enfants,—qu'à sa fille,—qui étaient morts peut-être !

Albine Mirande frappa.

Personne ne répondit.

Elle appela, d'une voix étranglée par l'épouvante :

— Paul ! Paul ! c'est moi ! réponds-moi !

Aucun bruit ne lui montra qu'elle avait été entendue..

Alors, tous trois se jetèrent contre la porte, l'ébranlèrent et la firent céder.

Et quand elle fut ouverte, ils reculèrent...

Une odeur asphyxiante les prenait aux yeux, à la gorge, leur enlevait la respiration.

Pourtant cette hésitation ne dura pas.

Ils se précipitèrent dans la chambre.

Révéron, d'un coup de poing, brisa les vitres de la fenêtre et les deux femmes appelèrent à elles les domestiques qui apportèrent de la lumière.

Ils virent le sinistre spectacle...

Le réchaud, rouge, était toujours au milieu de la chambre.

Révéron le prit, se brûlant cruellement les mains, et le lança par la fenêtre dans le jardin.

Au fond, sur le canapé, Paul et Adrienne étaient étendus côte à côte.

Ils semblaient dormir, tant ils étaient calmes.

Mathilde prit Adrienne dans ses bras...

Albine Mirande, déjà, essayait d'emporter son fils vers la fenêtre !...

Et c'est alors, seulement, lorsque chaque mère essayait